

# "Qu'elle était verte, ma vallée" : un chef-d'œuvre de l'art cinématographique

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Film = Film Suisse : offizielles Organ des Schweiz. Lichtspieltheater-Verbandes, deutsche und italienische Schweiz**

Band (Jahr): **8 (1943)**

Heft 116

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-732867>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avec Greer Garson et Walter Pidgeon ; « La Sérénade de Quat'Sous » (Penny Serenade) avec Irene Dunne et Cary Grant ; « Le Patriote de Virginie » de Frank Lloyd, avec Cary Grant et Martha Scott ; « Souvenirs » (Mr. Pulham Esq.) le nouveau film de King Vidor avec Hedy Lamarr et Robert Young, et « Un mauvais garçon » avec Clark Gable et Lana Turner. Suivent toute une série de comédies, dont beaucoup musicales, « Rêve d'Amour » de Reinhold Schünzel, épisode de la vie de Franz Schubert, avec Ilona Massey, Alan Curtis et Albert Bassermann ; « Un Dimanche après-midi » avec Olivia de Havilland et James Cagney ; « Les deux rivales » avec Joan Crawford et Robert Taylor ; « Fou par l'amour » avec William Powell, et deux nouveaux films de la série Andy Hardy. Citons encore quelques-uns des films policiers et d'aventures : « Le Port sous la brume » avec John Garfield et Ida Lupino ; « Johnny, le Gangster » avec Robert Taylor ; « La Terre des Révoltés », « Arizona », « Le Bandit de Wyoming » avec Wallace Beery, et « Le Retour du sonneur » d'après un roman d'Edgar Wallace.

L'*Alhambra*, sous la direction de M. Santoux, a également établi un programme très varié. Il comporte plusieurs grands films français dont nous citons « Le Duel » avec Yvonne Printemps, Pierre Fresnay et Raimu, « L'Assassin a peur de la nuit » avec Mireille Balin et « L'Age d'Or » avec Elvire Popesco et Jean Tissier ; puis, trois films italiens, « La Couronne de fer », grand prix du cinéma italien 1941, « Le Chevalier noir » et « Une Aventure romanesque ». Parmi les productions américaines figure la nouvelle version des « Misérables » avec Charles Laughton, « Le Correspondant de guerre », avec Don Ameche et le petit Roddy Mac-Dowell, ainsi que « Un Soir de Brume » (Moontide), le premier film américain avec Jean Gabin.

La direction du *Molard* (Dr. Fuchs) présente, elle aussi, une riche sélection des nouvelles productions françaises, allemandes, italiennes et américaines. On y verra « La Symphonie fantastique » de Christian-Jaque, retraçant la vie de Berlioz, qui est incarné par Jean-Louis Barrault ; « Cartaloha, la reine des tziganes » avec Viviane Romance ; « Mademoiselle Swing » avec Elvire Popesco, « Chèque au porteur » et d'autres films tournés récemment dans les studios français. Le cinéma allemand est représenté par un film avec Zarah Leander, « Die grosse Liebe » (Un grand amour), puis par « Anneli ou L'histoire d'une noce » avec Luise Ullrich et Werner Krauss, « Anouchka » avec Hilde Krahl et « L'affaire Styx », film d'espionnage. S'y ajoutent deux films italiens : « La Courtisane de Florence » (La Cena delle Beffe) d'Alessandro Blasetti, et la réalisation du célèbre roman de Manzoni « Les Fiancés ». Fort nombreux sont les films américains, parmi lesquels la nouvelle production d'Alexandre Korda « Le Livre de la Jungle », d'après le chef-d'œuvre de Kipling ; « Madame con-

sent » (The Lady is Willing) avec Marlene Dietrich ; « Holiday Inn » avec Fred Astaire et Bing Crosby, et plusieurs films en couleurs, « Au-delà des Horizons Bleus » avec Dorothy Lamour, « Nuits de Louisiane » avec Bob Hope, « La Passe des Bahamas », épopée de la vie américaine, avec Madeleine Carroll et Stirling Hayden et, enfin, un grand dessin animé de Max Fleisher « Madame Punaise s'en va-t-en guerre ».

Le « Livre d'Or » du *Rialto*, aux destinées duquel présidera désormais M. Ducarre, contient toute une série de nouveaux films français tels que « La fausse maîtresse » avec Danielle Darrieux ; « Fièvres » avec Tino Rossi ; « Premier Bal » avec Marie Déa et Fernand Ledoux ; « Histoire de Rire » de Marcel L'Herbier, avec Marie Déa, Fernand Gravey et Pierre Renoir ; « Le Pavillon brûlé », également d'après une pièce théâtrale, « Le Val d'enfer » de Maurice Tourneur, avec Michel Simon ; et deux films policiers, « L'Assassin habite au 21 » avec Pierre Fresnay, et « Signé Picpus », avec Albert Préjean. Notons aussi deux films allemands, « Crepuscule » avec Emil Jannings, et l'opérette « Sang Viennois », avec Willy Fritsch. Enfin, il y aura dans cette salle un long défilé de grandes productions américaines, à commencer par « Lydia » de Julien Duvivier, avec Merle Oberon ; « La Femme de l'Année » avec Katherine Hepburn et Spencer Tracy ; « Tortilla Flat » avec Hedy Lamarr et également Spencer Tracy ; suivront plusieurs comédies musicales, « Sun Valley Serenade » avec Sonja Henie, « J'ai épousé un ange » avec Jeannette MacDonald et Nelson Eddy, l'opérette « Le Soldat de Chocolat » avec

Nelson Eddy et Risë Stevens, ainsi que deux grands films en couleurs « Soirs de Miami » avec Betty Grable et « Weekend in Havana » avec Alice Fay et Carmen Miranda.

Le *Studio 10*, dirigé par M. Wisswald, continue de cultiver les films anglo-saxons, présentés toujours en version originale. Entre bien d'autres films de qualité sont inscrits au programme : « Major Barbara » d'après la pièce de G. B. Shaw, avec Wendy Hiller, l'inoubliable interprète de « Pygmalion » ; « The Ball of Fire », grande production de Samuel Goldwyn, avec Gary Cooper et Barbara Stanwyck ; « The Bride Came C. O. D. » (Aller et Retour) avec Bette Davis et James Cagney ; une nouvelle comédie avec Irene Dunne « Unfinished Business » ainsi qu'un drame très original « We Are Not Alone » (Nous ne sommes pas seuls) avec Paul Muni ; on pourra y applaudir aussi « The Sea Wolf » (Le Loup des mers), tiré du fameux roman de Jack London, avec Edward G. Robinson, John Garfield et Ida Lupino. Mentionnons encore que le Studio 10 s'est réservé la primauté d'un film français « La Vie est magnifique » avec Jean Servais, réalisé déjà avant l'armistice.

Il convient de noter enfin que le cinéma *Excelsior* poursuit son activité en faveur des films allemands projetés toujours en version originale, et que le *Cinébrief* donnera, en dehors de la revue des actualités mondiales, d'intéressants documentaires scientifiques, de passionnants reportages et, en première vision, le « Boléro » avec Gitta Horvath, film suisse inspiré de la musique de Maurice Ravel.

## « Qu'elle était verte, ma vallée »

*Un chef-d'œuvre de l'art cinématographique.*

Il n'est pas dans nos habitudes de publier dans ces colonnes des critiques des films qui passent sur les écrans suisses et dont la plupart de nos lecteurs peuvent ainsi se rendre compte eux-mêmes. Il n'y a pourtant pas de règle sans exception, et il nous semble juste de souligner la valeur exceptionnelle de l'œuvre magistrale de John Ford, inspirée du célèbre roman de Richard Llewellyn « *How Green Was My Valley* » (Qu'elle était verte, ma vallée).

Partout où ce film a été présenté — à Genève et Lausanne comme à Berne et à Zurich — il a remporté un succès sensationnel, partout il a recueilli les suffrages tant de la presse et de l'élite des spectateurs que du grand public prouvant une fois de plus qu'il sait apprécier les chefs-d'œuvre de l'art cinématographique.

Des divers témoignages de ce succès, des nombreux articles signés de nos meilleurs critiques, nous voudrions citer ici celui de notre distingué confrère M. Gilbert Trollet qui, par ses chroniques fort remarquées dans la « Tribune de Genève », déploie un

effort constant en vue d'éduquer le public et de l'intéresser non seulement à certains films, mais aux divers problèmes du septième art.

« *Qu'elle était verte, ma vallée* », ainsi marque-t-il d'emblée, « est un film admirable, qui nous fait mesurer tout ce que nous perdrons si la production américaine, qui recèle de tels ouvrages, devait cesser un jour de nous parvenir. Des spectateurs, je sais, ne partageront point entièrement mon sentiment. Ils trouveront que ce dernier-né de John Ford pêche par un excès de stylisation ou d'idéalisation des personnages, ou par un tragique trop constamment affleurant, ou par un trop visible souci de faire œuvre picturale. Mais pourquoi le cinéma, qui s'est longtemps confiné dans une sorte de réalisme terre-à-terre, lorsqu'il ne donnait point dans le romantisme le plus gratuit, échapperait-il aux exigences de l'œuvre d'art ? Celle-ci, lorsqu'elle est valable, ne saurait faillir à traduire la vie même, dans toutes ses incidences, et l'être intérieur

comme le monde extérieur. L'œuvre d'art a peut-être pour mission essentielle de conjuguer ces deux domaines distincts (sont-ils si distincts que cela ?), et comme de les faire remonter à la source unique d'où ils émanent.

Soyons reconnaissants à John Ford, metteur en scène prestigieux de « Qu'elle était vert ma vallée », de l'avoir compris, de l'avoir mis en œuvre, avec beaucoup de grandeur, de discrétion et de délicatesse, dans un film qu'il faut compter désormais au nombre des pures réussites de l'écran. Cette réussite, du reste, atteste la fidélité du réalisateur au livre de Richard Llewellyn, qu'il ne s'est point borné à illustrer, mais dont il nous offre une vivante synthèse. Il y a là plus encore qu'une amoureuse application du cinéaste au roman : la fusion de deux tempéraments, une identification que rendait possible ce certain réalisme poétique, très proche de Ford, dont les meilleurs romanciers anglais se sont fait une tradition — l'une des plus fécondes qui soient.

Je ne raconterai point dans son détail l'histoire que nous conte John Ford, après Richard Llewellyn. Elle est simple, si simple même qu'elle paraît « une tranche de vie » empruntée au cours de l'existence quotidienne, soustraite au temps. Mais magnifiée de la plus splendide façon, sans cesser jamais d'être vraie. Esthétique qui a son éthique, qui est déjà toute une éthique. On songerait, n'était la crainte de passer un peu vite d'un plan à un autre, à Chesterton déclarant aux détracteurs du poète Robert Browning : « C'est le comble de la critique vaine de se plaindre que l'histoire soit banale et sordide, car l'objet tout entier du poème est de montrer quelle infinité de bien et de mal spirituels peut contenir une histoire banale et sordide ». Roman ou film, cette œuvre est chose vécue, vécue par l'auteur, recréée par le metteur en scène. Chaque épisode en sera ressenti par le public dans la mesure où celui-ci saura participer, tantôt à sa poésie familière, tantôt à son tragique. « Quel manque de mesure ! » s'exclamait à mes côtés, le soir de la première, une aimable spectatrice à qui le caractère d'évidence dramatique imprégnant l'ouvrage de John Ford portait visiblement sur les nerfs. Et pourtant, « Qu'elle était verte ma vallée » ne porte la trace d'aucun excès, va sans nul excès de son prélude à son terme.

Un petit village de mineurs, au cœur du pays de Galles, abrite une famille nombreuse : les Morgan. Quatre fils, et le père, descendent chaque jour à la mine. Angharad, la fille, vaque aux soins du ménage, avec sa mère. Huw, un cinquième fils, de beaucoup le cadet, reste à la maison. Ivor, le frère aîné, est fiancé à Bronwen. Leur mariage est bientôt célébré. Gruffydd, le jeune pasteur du lieu, épris d'Angharad, est payé de retour, mais ses scrupules de conscience font qu'il renoncera à elle — et ce motif, d'une fine ob-

servation psychologique, n'est pas le moins tragique du récit. C'est par Huw, vieilli et se remémorant l'histoire de son village, et qui en sera l'invisible commentateur, que l'on prend part à l'odyssée de la famille Morgan. Scènes heureuses de l'enfance, scènes gaies ou douloureuses de l'adolescence, puis les conflits du travail, le chômage, les frères tour à tour s'expatriant, le mariage d'Angharad, l'éboulement de la mine, la mort du père — ce ne sont là que les charnières principales d'une action que le metteur en scène a traduite en images étonnantes, avec une puissance expressive et une simplicité qui font de lui plus qu'un maître cinéaste : un virtuose de la lumière, rompu à tous les contrastes picturaux, à toutes les demi-teintes.

Que dire, en effet, des dons d'imager de John Ford ? Ils sont éclatants, aussi évidents dans les gros plans que dans les ensembles. Ford, dont le style apparaît curieusement lithographique, ne perd jamais de vue l'unité picturale de chaque scène. Son art descriptif l'apparente aux meilleurs réalisateurs soviétiques — pour ne rien dire de la prédilection qu'il porte aux sujets sociaux. Ce metteur en scène excelle à traduire les mouvements de foule, plus encore qu'il ne recherche le mouvement cinématographique comme tel, le rythme. Et ceci le distingue nettement d'un Capra, d'un Wyler, dont le style est essentiellement mouvant. En regard de ces deux-là, Ford semblerait statique, voué, semble-t-il, au tableau, à la profondeur des images, comme s'il voulait les graver dans la rétine. Il y parvient, du reste. Ses scènes ont toutes du relief, de l'ampleur. Ford est un grand visuel, ce qui, s'appliquant à un cinéaste, semblerait aller de soi — mais Wyler ni Capra ne le sont au même de-

gré, chez qui l'image fixe moins qu'elle n'expose.

Les ciels de John Ford sont d'une beauté particulière, et servis par une photographie le plus souvent admirable, où les tonalités grises, sombres et argentées, alternent, s'opposent et se marient.

Mais aussi, cette œuvre est dotée d'un accompagnement musical qui la soutient de part en part, sous les espèces de chœurs fort remarquables. Les chorales étant fort en honneur au pays de Galles, c'était là de quoi ajouter à la couleur locale de ce film ; et lui conférer une certaine qualité incantatoire dont sa gravité pouvait sans nulle peine s'accommoder. Au demeurant (et j'y toucherai dans ma prochaine chronique), John Ford n'a point manqué d'introduire dans son ouvrage ce certain ton de vindicte, si mesuré soit-il, auquel le prédestinait son tempérament. Il peint la vie obscure des mineurs, mais il touche aux problèmes du travail ; il décrit un milieu où les traditions religieuses sont prééminentes et colorent toute la vie sociale, mais il dénonce les méfaits du puritanisme, d'un moralisme exsangue qui s'est substitué à la loi morale.

Je n'ai rien dit de la distribution. Elle est parfaite, et ne nous inflige aucune dette à grand tapage. Cela ne fait qu'ajouter à la vérité humaine du film. Maureen O'Hara, dans le rôle d'Angharad, est parfaitement sobre et émouvante, et belle. Le petit Roddy MacDowall, dans celui de Huw, a fait une création dont on gardera longtemps le souvenir. Walter Pidgeon (le pasteur), Donald Crisp (le père), Sara Allgood (la mère) sont autant d'interprètes dont on peut dire qu'ils vivent leur personnage. Et le talent de John Ford impose à l'ensemble, comme aux uns et aux autres, sa marque distinctive.

## France

### Le nouveau règlement des prix d'entrée

Les prix des places de cinéma de la zone autrefois non-occupée viennent d'être réglés par une nouvelle décision du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique. Désormais, toutes les salles sont classées dans différentes catégories et toutes sont tenues d'appliquer les prix fixés par cette ordonnance, dont nous reproduisons ci-après le texte intégral :

Vu la loi du 16 août 1940, concernant l'organisation provisoire de la Production industrielle,

Vu le décret du 2 décembre 1940, relatif au Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique,

Vu l'arrêté du 3 février 1942, fixant le prix des places dans les cinémas.

Vu la décision n° 21 du Directeur Responsable, en date du 6 février 1942, relative au classement des salles de cinéma,

La Commission Consultative entendue,

*Le Comité de Direction décide :*

*Article Premier.* — Chaque salle doit avoir trois catégories de places. Le prix le plus bas doit être appliqué au moins au tiers et au plus aux deux cinquièmes des places de chaque salle (strapontins non compris).

Aucune obligation n'est fixée pour le pourcentage du nombre de places des deux catégories supérieures.

*Article 2.* — A partir du 18 novembre 1942, toutes les salles seront tenues de pratiquer les prix prévus au barème ci-annexé pour la catégorie correspondant à leur classement, et ce, tant en semaine que les samedis, dimanches, veilles et jours de fête, et même si, exceptionnellement, elles projettent des films d'une vision inférieure au classement de la salle.